

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 390. Londres, Dimanche 7 juin 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

390. Londres, Dimanche 7 juin 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



[400. Paris, Mercredi 10 juin 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-06-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- Je vous écris avec une pensée charmante ans le cœur. Plus que trois fois
- semaine, mardi et mercredi, car sans doute vous partirez samedi matin. Vous me direz.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
473/168-169

Information générales

LangueFrançais

Cote1093-1094, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

390. Londres, Dimanche 7 juin 1840

3 heures

Je vous écris avec une pensée charmante, dans le cœur. Plus que trois fois. demain, mardi et mercredi. Car sans doute vous partirez samedi matin. Vous me direz. Ma course à Epsom ne m'a pas paru si drôle qu'à lord Granville. J'ai peu ri. Ce qui me fait sourire, c'est l'importance qu'on attache quelquefois, dans le monde, à certaines choses, et tout ce qu'on y voit. J'ai été à Epsom. Epsoms est frivole. Tous les gens frivoles y vont. Donc, je deviens frivole, donc, je ferai ce que font, les gens frivoles. Donc, donc, Il y a bien du factice et bien de la servilité en cela d'agir plus simplement et plus librement. On me dit qu'Epsom est un spectacle curieux. Ellice me propose d'aller dîner à la campagne, tout près, avec sa famille et lord Spencer, et d'aller de là, voir ce spectacle. Je vais dîner avec Ellice et lord Spencer. Je vais avec eux me promener à Epsom. Je trouve que c'est long, et je reviens me coucher à onze heures. Si le monde voit dans ma promenade quelque chose de plus, et s'en promet, sur moi quelque empire de plus, le monde se trompe et le verra bien. Epsom m'a laissé comme il m'a pris, sans embarras d'y aller et sans envie d'y retourner.

Je vous en prie ; ne soyez pas un peu malade, dans vos lettres ni ailleurs, pour ces misères. Ayez foi. Vraiment ceci ne vaut pas la peine de douter. Et dites moi toujours tout à chaque occasion, petite ou grande, je vous en aime davantage. Même quand ce que vous me dites, me fait sourire.

J'ai beaucoup causé hier avec la Reine, à dîner surtout, causé de je ne sais quoi mais assez agréablement. Soyez sure qu'elle a de l'esprit, et pas mal de sérieux et de fermeté dans son jeune esprit. Elle est bien jeune. Elle rit toujours. Et on voit qu'elle a envie de rire encore plus qu'elle ne rit. Peu de monde, lord Melbourne et lord Palmerston, le Maréchal Saldanha, le comte de Hartig, M. et Mad. Van de Weyer qui sont revenus de Bruxelles, la maison. J'avais à ma droite lady Mary Howard, fille du comte de Surrey, enfoncée dans sa shyness et ses beaux cheveux blonds. Après le dîner, quelques uns ont joué au Whist, d'autres aux échecs. Nous nous sommes assis, autour d'une table. Conversation froide et languissante. La Reine va à Windsor, dans deux ou trois jours, je crois. La Duchesse de Sutherland est partie ; mais Charles Greville m'a dit qu'elle vous donnait Stafford-House, et que vous seriez là, en son absence. Cela me paraît très bien. Vous ne le saviez donc pas encore. Vous me l'auriez dit.

6 heures

Je viens de faire le tour complet de Regent's park. J'ai marché une heure et demie,

seul, lentement, pensant à vous. Quand vous serez ici, je ne ferai plus guère ces grandes promenades solitaires. Je vous donnerai mon loisir. Le beau temps dure. Je le regarde. Je lui demande, s'il durera dans huit jours. Alava a été assez malade. Il est bien bon enfant et pas mal au courant ; mais personne ne compte avec lui. Est-il vrai que M. Van de Weyer est un peu remuant et commère ? Que de choses j'ai encore à vous demander, quoique je commence à être établi ! N'est-ce pas, vous aurez la bonté avant de partir, de faire demander à Génie s'il n'a rien à m'envoyer. Décidément, il y aurait, à ce qu'il vint dans ce moment, assez d'inconvénients.

Lundi une heure

Je suis charmé que nous ne veniez à Londres qu'à cause de moi, et je veux que vous y trouviez infiniment plus de plaisir que de tracas. Je n'aime pas du tout le tracas. J'ose dire qu'il n'y a personne à la nature de qui il soit plus antipathique qu'à la mienne. Mais quand au bout du tracas, il y a un plaisir, un vrai plaisir, le tracas disparaît, je l'oublie absolument, je le traverse indifféremment. C'est si beau d'être heureux ! Si charmant ! Peu importe le prix du bonheur. Vous n'êtes pas si bien douce que moi. Vous avez le bonheur, très vif, mais la contrariété très-vive aussi, et au moment où vous payez le bonheur, vous pensez à ce qu'il coûte. Moi, je ne pense jamais qu'à ce qu'il vaut. On m'a apporté hier le petit portrait d'Henriette, très ressemblant et très joli. Je viens de recevoir des nouvelles de leur arrivée à Lisieux. Les voilà établis à la campagne. J'espère qu'ils y seront bien. Vers le 15 juillet. ils iront aux bains de mer, à Trouville sur cette côté où je me suis promené en m'efforçant de traverser des yeux l'Océan pour aller vous chercher en Angleterre où vous étiez alors. C'est moi qui suis en Angleterre, et c'est vous qui venez m'y chercher. Mais pas des yeux seulement.

Adieu. Cet adieu est très à sa place.

Je ne crois pas à la guerre. Vous savez qu'en général je n'y crois pas. Mais pas en particulier non plus. Thiers s'amuse à en parler. cela lui plaît ; et cela lui sert aussi. Un peu de fièvre dans le présent, en perspective d'un peu de bruit dans l'avenir ; sa position s'arrange de cela. Il le croit du moins. Je ne connais personne ici qui accepte la pensée de la guerre. On est déjà assez préoccupé de celle de Chine qui sera probablement plus sérieuse qu'on n'a prévu. Je n'ai pas grande estime pour le nombre ; pourtant c'est quelque chose et en Chine ce quelque chose est immense. Adieu décidément. Plus que deux lettres. Adieu. Adieu. En attendant.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 390. Londres, Dimanche 7 juin 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-06-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/401>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Dimanche 7 juin 1840

Heure 3 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024
